

Simon Nadeau. *L'autre modernité*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013, 240 p.

Jonathan Livernois

Volume 14-15, Number 2-1, Spring–Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035534ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035534ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2014). Review of [Simon Nadeau. *L'autre modernité*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013, 240 p.] *Mens*, 14-15(2-1), 258–261.
<https://doi.org/10.7202/1035534ar>

intégrés à un récit, à une morale qui les rapatrie dans le présent, en même temps que le présent y trouve une généalogie, un sens commun.

Cela vaut-il aussi pour ses écrits sur les asiles d'aliénés et la « bibitte à patates » (eux ne la trouvaient pas si drôle) ou son projet de confédération canadienne ? Ce sont là peut-être d'autres « encadrements de l'irrationnel » (p. 7), comme l'écrit Marcel Fournier à propos des contes, mais ici il faut accepter l'éparpillement d'une œuvre comme celle-là, qui se souciait peu de sa cohérence. Chercher à en faire une *œuvre* justement, c'est un peu trahir son engagement plurivoque et sa bonté, son désintéressement.

— Vincent Lambert

Université du Québec à Montréal

Simon Nadeau. *L'autre modernité*, Montréal, Éditions du Boréal, 2013, 240 p.

Une chose est certaine : Simon Nadeau ne manque pas de courage. Il met sa tête sur le billot en décrivant son sentiment d'anachorète urbain, de Jean-Jacques perdu dans le mauvais siècle. Il y a quelque chose de l'anachronisme généralisé dans cet ouvrage, qu'on imagine rédigé loin de la rumeur du temps actuel. Le jeune homme lit avec une grande liberté des auteurs canadiens-français un peu oubliés, comme Jean-Charles Harvey, et d'autres carrément passés à la trappe de l'histoire littéraire, comme Paul Toupin et Pierre de Grandpré. Sans complexe, il aborde également l'œuvre de géants comme Goethe, Hesse, Thoreau et Nietzsche. Rien de moins. Ces œuvres lui permettent de réfléchir au problème qui l'occupe tout au long de cet essai : la modernité telle qu'elle est aujourd'hui. Pour Nadeau, celle-ci s'est embourbée et a écrasé l'individu, désormais incapable de trouver son espace de liberté. C'est ce qui s'est passé au Québec : la Révolution tranquille a tout concédé à un « néo-collectivisme de gauche » (p. 20), bloquant ainsi la réflexion d'un sujet libre. On reconnaîtra ici l'influence du philosophe Michel Morin, que Nadeau cite çà et là et auquel il a consacré un mémoire de maîtrise.

Simon Nadeau retourne dans le passé littéraire québécois pour retrouver les voix étouffées et empêchées (par qui, on se le demande parfois) d'auteurs qui ont tout misé sur l'espace de liberté personnelle. Une autre modernité se dessine. Nadeau ne renie pas son époque (certains y sont quand même plus à l'aise), mais cherche à s'en éloigner, à faire « un pas de côté » (p. 10) pour mieux voir poindre un nouvel horizon. On ne saurait le lui reprocher.

Cela dit, les attaques en règle de Simon Nadeau contre la Révolution tranquille ratent leur cible. Son propos est, entre autres, mal servi par des incises ironiques qui trahissent parfois un certain mépris. Cela convient mal à la posture de l'essayiste qu'on imaginait plus calme. Sa vision du Québec des années 1960 devient même, par moments, caricaturale. Ainsi va-t-il jusqu'à écrire :

N'ont-ils pas [les intellectuels et créateurs canadiens-français des années 1960 et 1970] pour la plupart continué à se méfier des libéraux et du libéralisme (toujours associés aux Anglo-Saxons, nos « ennemis » héréditaires), préférant les pensées collectivistes comme le nationalisme et le socialisme, qui furent, comme chacun le sait, de grands succès historiques au 20^e siècle? (p. 100)

Les raccourcis intellectuels laissent songeur, ici. Il faut vraiment faire très vite pour établir un lien entre le néonationalisme québécois – qui n'est pas nommé – et la dérive totalitaire du xx^e siècle. Il n'y aura guère de dialogue possible sur ce sujet. Passons.

Le plus grand problème de l'argumentation de Nadeau, c'est peut-être sa structure binaire : je / nous, liberté d'esprit / collectivisme, libération personnelle / libération nationale, littérature / politique. Il y a là des pôles qui se repoussent, inexorablement. Même en nuancant, Nadeau le rappelle : « Évidemment, il peut exister des nuances, des différences de degré entre ces deux pôles que constituent l'écrivain engagé dans le social et le politique, d'un côté, et l'écrivain purement engagé en lui-même et dans son œuvre » (p. 50). Mais s'il n'y avait ici que des pôles qui s'attirent, inexorablement?

Prenons la lecture que fait Nadeau de l'œuvre de Gaston Miron et, plus précisément, de son texte « Un long chemin », paru dans le célèbre numéro que la revue *Parti pris* a consacré, en janvier 1965, à la « littérature québécoise ». L'essayiste considère que Miron y établit une nouvelle mystique nationale embaumant les fleurs d'autrefois. Nadeau écrit :

Miron va même au-delà des inspirations de Camille Roy en étayant les siennes sur l'État salvateur – l'État québécois bien sûr! –, qui pourrait enfin nous nationaliser tout ça : poésie, culture, art, littérature, etc. [...] Si je cite ici Miron et ce numéro spécial de *Parti pris*, c'est pour établir un contraste entre la démarche de Toupin, et ce que cette démarche signifie plus généralement, et la leur. C'est aussi pour souligner l'écueil qui guette toute littérature engagée et le danger d'une trop grande proximité de la littérature et de la politique (p. 46-47).

Nadeau a une vision bien arrêtée de l'engagement littéraire. Pourtant, un écrivain engagé n'est pas nécessairement enrégimenté par un « nous » dominateur. Il n'aliène pas toujours sa liberté. Il ne va pas non plus toujours au plus vite, comme le croit Nadeau. Ce que refuse ce dernier, mais que nous tenons pour vrai, c'est que l'écrivain peut à la fois chercher sa liberté personnelle et sa liberté collective. Les deux vont ensemble, chez Miron, justement. Elles se complètent, se renforcent. L'une ne va pas sans l'autre.

À plusieurs reprises, Nadeau cherche à savoir si c'est le « nous » des années 1960 qui a brisé la carrière des écrivains de l'intériorité. Dans le cas de Paul Toupin, il se demande même si ce n'est pas la cause de sa « démission de l'exigence intérieure qu'il avait poursuivie jusqu'alors » (p. 62). Poser une telle hypothèse, c'est reconnaître, dans une certaine mesure, la suture des libertés politiques et intérieures. Sinon, en quoi le « nous », fût-il écrasant, aurait-il un rôle à jouer dans une entreprise purement intérieure? Qu'est-ce qui lierait ces libertés, sinon une force qui attire deux pôles qui, en définitive, n'en forment peut-être qu'un? Comprendre l'expérience de la Révolution tranquille passe, sans aucun doute, par une meilleure compréhension

de ces forces et de leur difficile rencontre. Nadeau n'a pas réussi à nous convaincre de ce point de vue.

Nos réserves sont donc nombreuses. Il n'empêche que *L'autre modernité* est un véritable essai, avec toute la partialité d'un auteur qui ne cherche pas à se cacher derrière le rideau. On a beau être en total désaccord avec plusieurs de ses idées et avec la manière parfois cavalière qu'il a de les présenter, il faut tout de même saluer l'entreprise de Simon Nadeau. Et ce n'est pas qu'une question de courage intellectuel.

— Jonathan Livernois
Département des littératures
Université Laval

Martin Roy. *Une réforme dans la fidélité : la revue Maintenant (1962-1974) et la « mise à jour » du catholicisme québécois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, 321 p.

La revue *Maintenant*, généralement associée à l'ordre des Dominicains, a souvent été perçue comme une publication « moderne », une revue d'idées qui, tout comme *Cité libre*, aurait participé à une réflexion sur le rôle de l'État, à la remise en question de la place de l'Église dans la société québécoise et à la création d'un nouveau projet de société. Cette revue, en dépit des nombreux commentaires, très élogieux ou très critiques, qu'elle a suscités, n'avait toutefois pas fait l'objet d'une étude approfondie. Dans le cadre de son mémoire de maîtrise déposé en 2007, Martin Roy s'est attaqué à ce corpus très riche, qui témoigne de l'effervescence intellectuelle du Québec des années 1960 et 1970. Le livre qui fait l'objet du présent compte rendu est une version remaniée et enrichie de ce mémoire.

L'objectif de l'auteur est clairement indiqué dès l'introduction : il cherche à comprendre de quelle façon la revue *Maintenant* a contribué à renouveler la pensée catholique québécoise, entre tradition et modernité. Il pose l'hypothèse « que plus près de la logique de l'adaptation que du repli nostalgique et rigide sur la tradition, elle s'ouvrit certes à des valeurs et principes de la modernité, mais d'une